

L'Électeur

POLITIQUE, CARICATURE ET CRITIQUE.

Première année.—No. 24.

A. GUERARD & C^{ie}.

Quebec, 27 Octobre 1866.

ABONNEMENT :

Ville, trois mois..... 45 sous.
Campagne..... 30 sous.
Chaque numéro..... 3 sous.

L'ÉLECTEUR.

Paraît le Samedi de chaque semaine.
Toute correspondance concernant la rédaction
doit être adressée FRANCO à

A. GUERARD et C^{ie}, PROPRIÉTAIRES
Rue St. Marguente, No. 47.

L'ÉLECTEUR.

Se vend chez M. E. Balzarotti, No. 39, Rue
du Pont, St. Roch ; M. G. A. Delille, Manufacturier
de tabac, Faubourg St. Jean ; M. Hardy,
libraire, Basse-Ville ; M. Bellerive et Laforce,
Maison des Bains, Haute-ville ; M. Bastien, bar-
bier ; rue St. Joseph, M. Marier, barbier, rue St.
Joseph, M. Crémazie, libraire, J. Williams
Barbier, côté du Palais, M. Wm. Dalton, coin
des rues Craig et St. Laurent, Montréal.

Les personnes à qui nous adressons
L'ÉLECTEUR sont priées de le renvoyer
si elles ne s'abonnent pas.

UN CHANT D'ETUDIANT.

Que le bruit des pièces d'or
Agace l'oreille
Du pauvre diable qui dort
Et qu'il, le réveille ;
Ce bruit nous est fort égal,
Equiangle, équilatéral :
Car nous couvrons tout sur terres
Du bruit de nos verres !

Que le bruit d'un doux baiser
En sursaut réveille
L'amoureux qu'on fait poser !
L'histoire en est vieille.
Ce bruit nous est fort égal,
Equiangle, équilatéral,
Car nous couvrons tout sur terres
Du bruit de nos verres !

Qu'un peureux à chaque pas
Tremble sur sa route,
Entendant sonner le glas,
Le glas qu'il redoute.
Ce bruit nous est fort égal,
Equiangle, équilatéral,
Car nous couvrons tout sur terres
Du bruit de nos verres !

Un seul bruit nous pâlerait,
Nous rendrait livides,
C'est si le garçon criait :
"Les caves sont vides !"
Mais il serait le signal
D'un infernal bacchanal,
Car nous couvririons la terre
De débris de verre !

CHARLES DÉT.....

FEUILLETON DE L'ÉLECTEUR.

LE 27 OCTOBRE.

Nous empruntons à l'un des ouvrages de M. Charles Barbara, dont les lettres déplorent la perte récente et funeste, la petite nouvelle suivante, l'un de ses chefs-d'œuvre.

UN BILLET DE MILLE FRANCS.

La nuit était fort avancée, plus de voitures et plus de passants, tout dormait. Je montais lentement mon quartier, abîmé dans les réflexions les plus tristes ; j'étais à bout de ressources, j'avais lassé la bonne volonté de mes amis, j'en étais à ce degré de misère qu'on cache comme une honte ou qu'on n'avoue qu'à force d'humilité, à moins que, ce ne soit à force d'orgueil, et je rentrais désespéré, après une journée de démarches vaines. Je n'espérais plus qu'en un miracle. J'avais la tête penchée, attirés dans l'enfoncement de deux devantures par un petit objet noir. Je me baissai. C'était un portefeuille à peu près de la grandeur d'un porte-monnaie. Il n'y a qu'un instant, je m'étais dit : *Si je pouvais trouver un billet de banque !* et j'avais, pendant quelques minutes, cherché minutieusement sur le trottoir, ramassant tous les chiffons de papier que j'apercevais. J'avais bientôt rougi de ma sottise et délaissé cette besogne pour revenir à des idées qui cadrassent mieux avec le sens commun. Or, c'était précisément à l'instant où je songeais d'autant moins à trouver quelque chose que tout à l'heure l'idée m'en avait paru plus absurde, que je touchais un porte-feuille de la main. Ce que j'éprouvai est impossible à dire. Bien des fois j'avais réfléchi à une situation analogue, mais je ne m'étais fait qu'une idée très-incomplète de l'émotion que je ressentais alors. J'eus une faiblesse qui se traduisit en froid dans la moelle, en sueur sur le front, en tremblement nerveux, en tourbillons dans la tête et en battements de cœur à m'étouffer. La réflexion me rendit subitement calme. J'avais si peu foi en un hasard heureux, que je fus convaincu de ne trouver que des papiers insignifiants dans le portefeuille. Je le mis dans ma poche et continuai mon chemin, fort préoccupé du reste.

Je n'eus pas fait quelques pas que je vis au loin, à la lumière du gaz, un homme venir de mon côté. L'agitation me troublait les yeux. Il me sembla que cet homme se baissait et cherchait quelque chose. Je suis persuadé actuellement que cela n'était pas. Mais alors l'illusion fut telle que j'en eus une peur excessive. Je m'imaginai tout d'un coup et que j'avais affaire au maître du portefeuille et que ce portefeuille contenait des valeurs importantes. Je veux être sincère : un sentiment malhonnête me poussa spontanément dans l'esprit. Je fis volte-face et me mis à courir de toutes mes jambes sans savoir où j'allais. Dans mon

vertige, les oreilles me tintaient, ma respiration faisait un bruit analogue à celui d'un soufflet de forge, ce qui me fit penser un moment qu'on me poursuivait, et je faillis me trouver mal. Ces cauchemars ou lion essaya de se sauver malgré l'inertie des membres ne font certes pas tant souffrir. Après une course folle à travers vingt rues, j'arrivai enfin à ma maison, dont j'arrachai la sonnette. Je me jetai dans la porte et la fermai derrière moi avec une violence fébrile. Là, je m'arrêtai un peu pour respirer.

Mes jambes pliaient sous moi. Je m'accrochai à la rampe et montai les marches une à une. Le sang de mon cœur sautait comme une chèvre et semblait me faire sur la poitrine de grosses cloques, analogues à celles d'une pâte qui bout. La même réflexion qui m'avait déjà calmé me calma une seconde fois. Je suis fou, il n'y a rien dedans, me dis-je. J'entraî chez moi plus tranquille. Je m'assis devant une table et tirai le portefeuille de ma poche. Les mains tremblaient comme attaquées subitement de paralysie. C'était un petit portefeuille en peau chagrinée, couleur vert de bouteille, sans ferrure. J'ai ma lecture du meilleur roman ne me causa un intérêt plus vif. Il y avait quatre poches, dont une fermée par une languette. Je ne respirais qu'avec peine. Je vidai les trois poches ouvertes, qui contenaient simplement : 1o une quittance de loyer de deux lettres ; 2o la reconnaissance d'une somme de trois cents francs prêtée ; 3o un bout de taffetas pour les coupures ; 4o un doigt de très-vieille dentelle ; 5o la recette d'une tisane rafraîchissante ; 6o le mémoire d'un artiste en cheveux. Restait la poche fermée. Je l'ouvris, singulièrement refroidi par la trouvaille des pièces jointes. J'avais tort, car j'en tirai, et une émotion puissante traversa ma chair, comme une décharge d'électricité, un billet de mille francs plié en quatre.

Oh ! là, là, je ne sais plus combien je fus de temps en extase devant ce petit papier soyeux, veiné, satiné, dont les lettres M, I, L, L, E, F, R, A, N, C, S, m'entraient par les yeux comme des lames de rasoir. Ma joie fut immense. C'est à peine si je doutai un moment que ce billet fût à moi. Je délirai : Mille francs ! mais c'est la fortune ! O Providence ! c'est incroyable ! mille francs ! Comment, j'ai mille francs ! Oh ! là, là. Et tout ce que la possession imprévue d'une somme d'argent peut souffler de plat et de dégoûtant à un malheureux dont la misère a rétréci le cerveau, et gâté le moral, je le ressentis. Je ne puis me rappeler tous les calculs, toutes les combinaisons auxquels je me livrai, tous les rêves et les vingt romans que je fis alors d'un trait. Ce dont je me souviens bien, c'est que ma joie, si vive que j'en avais la fièvre, était traversée par intervalles de sensations atroces. La situation d'un homme qui aime à la folie une femme dont il n'est pas sûr peut seule donner une idée de la mienne. Qu'il la tienne dans ses